

# LE PERE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS France Un an... 6  
Six mois... 3  
Trois mois... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an... 8  
Six mois... 4  
Trois mois... 2

## DUPUY, LE PION-INQUISITEUR RESTE UN GAFFEUR!

### TOUJOURS LES LOIS SCÉLÉRATES



#### LE PION-INQUISITEUR

Le gros hippopotame Dupuy a eu beau se faire peloteur et cynique, ça ne prend pas!

Il reste toujours — et pour tous — le pion hargneux, teigneux et méchant qu'il n'a cessé d'être.

Il est le pion-inquisiteur!

Il se fit une gueule d'ours gris qui bouffe des confitures, le jour qu'il grimpa au dégueuloir de l' Aquarium pour proclamer son retournage de veste et affirmer que, le vent soufflant de gauche, il allait changer son fusil d'épaule.

Il voulait se donner une hure de bon garçon, lourdaud, pataud, gnolaud...

Ah ouat! sous son patelinage on sentait la rosserie indélébile!

Si les radicaux ont coupé cinq minutes dans pareil chiquet, tant pis pour eux! Ça prouve que leur pantoufflerie est aussi épaisse que le cynisme et la charognerie de Dupuy... A moins qu'ils n'aient fait semblant de couper, dans l'espoir de récolter des faveurs...

Il n'y a pas à tortiller: Dupuy est un ombrageux animal! Kif-kif tous les gros patapoufs à la cervelle épaisse, graisseuse et paresseuse il s'imagine toujours qu'on se fiche de sa fiole.

Il se méfie des chuchotements, des moindres gestes, des sourires qu'il surprend. Il prend tout ça pour lui et ça le fout en rogne!

De là, ses colères d'hippopotame: il fonce sur n'importe qui ou sur n'importe quoi — comme ferait un mastodonte aveugle — et il réussit à accoucher de quelque gigantesque pantoufflerie.

Déjà, en quinze jours, il a fait coup double:

Un coup de pion!

Un coup d'inquisiteur!

Et il n'a pas fini, nom de dieu!

—o—

Le pion s'est payé le luxe de taper sur la presse:

Il veut foutre au séquestre l'élève Urbain Gohier.

Qu'a fait cet élève?

Le pion l'accuse d'avoir lancé des boulettes de papier mâché dans les lucarnes du Militarisme.

Pour un autre que Dupuy, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat: l'Armée en a vu bien d'autres... et en verra encore de plus carabinées!

Il y a même des bons bougres qui trouvent Gohier trop douceâtre et voudraient qu'il tape plus fort... Evidemment, ces gas-là ne s'entendent jamais avec Dupuy!

Qu'a fait Urbain Gohier?

Il s'est borné à réunir en bouquin une tapée d'articles qu'il a publiés, à la queue leu-leu, depuis une quinzaine mois: tartines où les prédécesseurs de Dupuy n'avaient pas trouvé motif à poursuites.

Peut-être aussi les prédécesseurs en question ont-ils eu plus de flair que l'hippopotame: ils ont soupesé Gohier et comme il s'affirme patriote — plus patriote que quiconque, le vrai, l'unique, un patriote de derrière les fagots! — ils ont jugé prudent de ne pas le livrer au hasard de la cour d'assises.

Ils ont eu le trac de l'acquiescement.

Cette mornifle, Dupuy n'en a même pas envisagé l'hypothèse; ayant entendu un malpropre moucharder: « M'ssieu le pion, Gohier lance des boulettes à l'Armée!... » ça lui a remué la bile.

Il s'est souvenu des retenues, du séquestre, du cachot, du pain sec et — tout comme la séance — Dupuy a continué... il a continué à être pion!

Il s'en mordra les pouces, nom de dieu!  
Il s'en mordra les pouces, le jour où Gohier passera aux assises.

Ça sera une belle lessive.  
L'Armée aura son fade!  
Que Gohier soit condamné ou acquitté le Militarisme n'y gagnera rien: il en sortira plus éclaboussé qu'il n'est.

Et les bons bougres rigoleront et ils conclueront qu'une fois de plus Dupuy aura perdu une occasion de poser sa chique et de faire le mort.

Assez causé du pion. Un mot sur l'inquisiteur.

Dreyfus étant en passe d'être revisionné, il semblait tout simple qu'on lui en touche deux mots.

Dupuy a bondi — autant que sa graisse lui permet cet exercice — quand on lui a causé de la chose: « De quoi! Donner une lueur d'espoir à un prisonnier?... Que deviendrait le prestige de l'Autorité si on se laissait amadouer par des pleurnicheries sentimentales?... »

Ah mais non, pas de ça! Bourru autant qu'un bourreau, Dupuy a rouspété, s'épantant qu'on ait pu le supposer capable des'apitoyer un brin.

Ça lui a valu de sacrées engueulades! On l'a traité de tout — et on a eu bougrement raison.

Pourtant, cré pétard, il ne faut pas se laisser emballer et rendre responsable de cette imbécile cruauté le caractère hargneux de Dupuy. Une telle vacherie ne lui est pas spéciale — tout au plus son tempérament pion l'a poussé à accentuer la muflerie dans les termes, au lieu de l'envelopper d'hypocrisie, comme aurait fait un Freycinet.

En cette occase, Dupuy a opéré kif-kif tous ceux qui ont tenu la queue de la poêle — et tous ses successeurs agiront de même: il a augmenté la sécheresse de la loi de tout l'arbitraire dont il est capable.

Et ça ne lui est pas spécial!  
La vacherie est une fatalité qui est inséparable de la pratique de l'Autorité.

Collez Clémenceau à la place de Dupuy — le Clémenceau qui pond de si longues tartines sur le droit, la justice et autres amorces à prolos — et, le milieu aidant, il ne fera pas mieux.

Précédemment, on avait dit que Dreyfus, condamné simplement à la déportation a été (et est encore) soumis à un régime de réclusion.

C'est une sacrée aggravation de peine, nom de dieu!

La bourrique qui, le premier, ordonna la chose est une rude charogne. Mais foutre, ceux qui lui ont succédé — Brisson lui-même — et qui ont laissé les choses en l'état, sont aussi salopiaux.

On s'est indigné de ce raffinement.  
C'est bien de s'indigner... Mais pourquoi s'est-on indigné? Parce que c'est un riche qui trinque!

D'aussi crapuleuses abominations sont de pratique courante; mais on ne s'en indigné pas — soit par ignorance..., soit parce qu'elles n'atteignent que des pauvres bougres.

Les camaros liront plus loin la babilarde d'un malheureux copain, Paul Bury, une des victimes des lois scélérates, qui, après treize mois de prison, subit la relégation à vie; et cela pour quelques paroles prononcées en réunion publique, à Roubaix, en octobre 1894 — paroles affirmées subversives par un commissaire de police.

Le pauvre gas mijote actuellement aux mines de nickel de la Nouvelle-Calédonie. Les mines!... Il y a vingt siècles, dans la Rome barbare et féroce, c'est aux mines qu'on envoyait les rouspéteurs.

En vingt siècles, il n'y a rien de changé: le supplice des mines est toujours en vigueur.

Bury est chiche de pleurnichades: en quelques mots il indique les horreurs qu'il a endurées: par décision ministérielle — toujours l'arbitraire! — sa peine de relégation est modifiée en encellulement tant qu'il restera en France; sur le bateau qui le transporte à la Nouvelle, les recommandations crapuleuses de la bourrique ministérielle lui valent d'être fichu aux fers — parce qu'il est anarcho...

Pas n'est besoin d'autre motif!  
Et Bury n'est pas seul à pâtir de la vacherie des dirigeants!

Il ne faut pas perdre ceci de vue: dès qu'un type est revêtu d'une parcelle d'autorité — si minime soit-elle — il n'a qu'un dada: abuser de sa situation, faire preuve de poigne, ajouter son bon plaisir aux prescriptions légales.

Si implacable que soit la Loi, le châtiment qu'elle formule serait moins barbare s'il n'était fatalement panaché de l'arbitraire des salauds chargés de l'appliquer.

C'est à qui renchérit sur le texte, le rendra plus odieux!

Et, je le répète, tant que des bons bougres trinquent seuls, on s'en fout.

Ça change quand un riche écoppe! Ses amis n'ont pas la patience d'endurer l'arbitraire contre eux — et ils rouspètent.

Et la Loi est battue en brèche!

Et l'on peut presque conclure que s'il y avait une douzaine d'innocents riches au bagne, ça suffirait pour nous rapprocher bougrement du grand chambard.

Pour en revenir à Dupuy, sa manie inquisitoriale vient de lui être aussi néfaste que son pédantisme de pion.

On l'a engueulé comme un pied parce qu'il a refusé d'aviser Dreyfus qu'on le revisionne;

Et nul n'a voulu se rendre compte que si Dupuy a posé à l'inquisiteur c'est parce qu'il est gouvernant — et non parce qu'il est auvergnat, grassex ou ombrageux.

## Toujours les Lois Scélérates!

L'hypocrisie continue! Les politicards font semblant de considérer les lois scélérates comme inappliquées et inapplicables.

Seul, l'hippopotame Dupuy a le culot de les glorifier; et il n'y a pas manqué, l'autre jour, à l'Aquarium, quand Breton, le député socialo du Cher, réclamait l'abrogation de ces ordures.

Savez-vous, les bons bougres, combien de députés se sont prononcés pour qu'on fiche en l'air ces garces de lois scélérates?

Juste 95!

Tous les autres, radicaillons, opportunistes et réacs (ou encore socialos à la manque de la trempe de Cluseret) en pincent pour leur maintien.

Quel ramassis de jean-fesse!

Or, les camaros, je vous parie que si, parmi ces birbes qui en tiennent pour la conservation de ces lois monstrueuses, vous preniez — avec des pincettes — l'un ou l'autre, radicaillon ou opportuniste, chacun, en catimini, vous dira que ces lois sont une honte et qu'on devrait les foutre au rancard... Seulement, vous comprenez, la majorité ne veut pas.

Personnellement, ils s'affirment de bonne composition..., c'est à la majorité qu'il faut s'en prendre.

Or, ils en sont de la majorité, — mais ils l'oublient!

Pour vous consoler de leur veulerie, ces mecs ajouteront que les lois scélérates sont inapplicables et inapplicables.

Ceci dénote un sacré toupet, nom de dieu!

Pas plus tard que mardi les chats-fourrés du comptoir correctionnel s'en sont offerts l'application: ils ont fichu à Prost, arrêté préventivement depuis six semaines, six mois de prison comme gérant du Cri de Révolte; puis, par défaut, à l'auteur supposé d'un article, à Bordes, la même dose, — six mois.

Les marchands d'injustice n'ont pas arrêté à ça les frais de leur crapulerie: ils ont eu le formidable aplomb d'essayer d'englober dans les poursuites un des typos du journal, Billon, — parce que typo.

Mille marmites, on n'avait pas encore vu ça! Tant qu'ils y étaient, les juges auraient pu poursuivre le marchand de papier et aussi le bûcheron qui a coupé l'arbre ayant servi à confectionner le papier sur lequel a été imprimé le Cri de Révolte.

Il fallait que Dupuy fut ministre pour qu'on ose pareille ignominie!

Hé bien, les juges l'ont osé, ils ont gardé Billon au bloc, pendant trois semaines, sous cette fallacieuse accusation; mais, c'était d'un tel arbitraire qu'il a fallu l'acquitter.

Par exemple, vous pouvez chercher les quotidiens qui ont gueulé contre cette scélérate aggravation des lois scélérates!

## Lettre de Paul Bury

De l'enfer de la Nouvelle-Calédonie, de l'horreur des mines de nickel, le pauvre camarade raconte, sans phrases larmoyantes, les tortures qu'il a subies. Cette première lettre n'est qu'une préface....

Kaouaoua, le 4 septembre 1898.

Je suis maintenant aux mines de nickel.

Tu me dis de ne pas avoir d'idées noires, elles ne sont pas plus noires que jadis, non! Néanmoins, le malheureux a des moments d'humeur que rien ne peut empêcher.

Tel j'étais avant, tel je suis, tel je resterai! Jusqu'à ce jour, j'ai pu souffrir, j'ai pu murmurer, je ne me plains jamais... J'attends la liberté, j'espère la recouvrer bientôt, — l'espérance me rend patient, ainsi que je te l'ai déjà dit!...

Ceci dit, je reviens à Béthune, en imagination, le 16 novembre 1895, — je terminais ma peine:

La peine de treize mois est terminée et, si la relégation n'était pas prononcée contre moi, l'habitant du 94 — qui est votre Paul — quitterait sa petite cellule, chauffée à la vapeur et « ornée » de lavabo, chaise, table, étagère et lit pour retourner près de ceux qui lui sont chers.

Mais, condamné à la relégation il doit attendre la voiture cellulaire qui l'emportera à Angoulême, dépôt des relégués. La voiture se fait attendre près d'un mois et, pour l'habitant du 94 rien n'a changé: il sait qu'il a fini sa peine simplement parce qu'il lui revient 7 dixièmes au lieu de 4 dixièmes qu'il avait avant (1).

Il a le droit de fumer, de porter la barbe; mais, malgré tout, il est toujours seul, — car il ne faut pas qu'il propage ses idées.

La voiture arrive enfin le 18 décembre; on l'appelle et il part, revêtu de ses effets civils. De Béthune il va à Arras, stationne à Amiens, Clermont, finalement arrive à Paris, au Dépôt, et en repart pour Angoulême.

A Angoulême, déception! L'ex-pensionnaire de Béthune croyait que, sa peine étant terminée, la cellule finissait. Il se trompait! Votre Paul comparait devant le directeur et apprend que, par décision ministérielle, il doit être maintenu à l'isolement, tout le temps qu'il sera en France.

Quelles cellules! Cellules en pierre, avec double porte dont une grillée, genre de cages de ménagerie, mais plus terribles, plus froides, plus humides! Je compare avec Béthune, meublée et chauffée — un palais!... De là, regrets d'avoir fini ma peine!

Un mois après (le 23 décembre) départ d'Angoulême pour Saint-Martin-de-Ré où, une heure après mon arrivée, je suis mis en cellule, — toujours d'après la décision ministérielle! — et, la nuit, mis aux fers; on m'applique le règlement concernant les condamnés aux travaux forcés.

Enfin, le 27 février 1896, départ de Saint-Martin-de-Ré pour la Nouvelle; mise en commun, à bord, avec 150 relégués (de droit commun).

Le 27 mars un « hurrah » poussé à un surveillant est qualifié de mutinerie; le lendemain dix relégués sont mis au cachot. Je suis du nombre, — sans autre prétexte que celui tiré du motif de ma condamnation.

Dans l'esprit des dirigeants ayant été condamné

(1). Sur le dérisoire salaire qu'on alloue aux détenus.

à treize mois et à la relégation perpétuelle pour excitation, j'avais dû exciter les autres... ou j'étais capable de le faire!

Coût : huit jours de cachot à bord ! Les huit jours les plus terribles de ma vie : le cachot était sous le four de la boulangerie — sorte de torture inquisitoriale, manque d'air, souffrances horribles !

A l'arrivée à l'île des Pins, je fais cinq jours de cellule préventive, trente jours de cellule de punition.

Infraction commise ? Néant !

Pourquoi punition ? Parce que l'anarchiste est capable d'exciter les autres !

Je sors de cellule le 9 mai 1896 et suis mis en commun avec les autres relégués.

Pourquoi cela ? On m'isolait jusqu'à l'île des Pins, parce que j'aurais pu exciter les autres ; je pourrais encore mieux le faire en Calédonie et pourtant on me met avec les relégués de droit commun. Il fallait laisser l'anarchiste en dehors d'eux : vous ne pourriez l'accuser d'avoir excité ceux qu'il n'aurait jamais vus.

Il est vrai que la relégation individuelle est plutôt une faveur accordée aux êtres les plus vils, les plus soumis ; mais, dans l'esprit du législateur, le relégué devait plutôt être libre ici que mener la vie du forçat, — forçat sans espoir ! car la relégation est perpétuelle !

PAUL BURY.

## ADMINISTRATIOMANIE

Pour que la société soit chiquement équilibrée, pour qu'il n'y ait pas d'engorgement, ni de surproduction, pas plus que de surabondance chez les uns et de misère chez les autres, il suffirait que la consommation ne soit pas entravée et que tous les bons bougres qui participent à la production participent aussi à la consommation.

C'est simple, nom de dieu !

Il semble qu'il ne devrait même pas y avoir la moindre équivoque.

Hélas, il y a pire qu'une équivoque ! La réalité est justement tout l'opposé de ce qui devrait être.

La distribution des produits est faite dans de si crapuleuses conditions que c'est ceux qui ne font rien de leurs dix doigts, qui ont de tout en abondance, tandis que les pauvres turbineurs qui se crèvent à la peine manquent de tout.

Parfaitement, mille marmites : les feignants sont les coqs en pâte dans la vache de société capitaliste !

Eh dam, les grosses légumes veillent à ce que cette horreur se perpétue ; ils n'ont qu'un dada :

Etablir et maintenir des barrages qui détournent le cours normal de la distribution des produits, de manière qu'au lieu d'arriver à ceux qui en ont besoin, ils viennent s'accumuler dans des dépôts, des entrepôts, des magasins de toute sorte où, — grâce au Capital, — ces bandits de grand chemin les tiennent accaparés et ne les délivrent qu'aux bidards qui peuvent casquer ferme.

Ce qu'il y a de plus pitoyable c'est que, pour accomplir cette œuvre antihumaine, les bandits de la haute n'opèrent pas eux-mêmes : ils font faire cette sale besogne par des fils du populo.

Plus l'industrie se développe, plus les chameuocrates enlèvent un nombre considérable de prolés à la production réelle, pour s'en faire des larbins et des gardes du corps.

Il serait pourtant si commode, avec la puissance industrielle d'aujourd'hui acquise, de donner à bouffer à tout le monde, ainsi que de loger et de vêtir tous ceux qui sont dans la dèche.

Mais, voilà : si on s'engrenait à ça, cela pourrait aller loin ! Les richards craignent — avec raison — de voir se fuiter leurs privilèges, le jour où le populo ne serait plus muselé par la misère ; aussi, ne veulent-ils rien savoir de rien, et ils continuent à maintenir, — autant qu'il leur est possible, — le populo dans la purée noire, car la mistouffe est un sacré frein.

Pour cela, il leur faut gaspiller le trop plein de la production ; dans ce but ils emmanchent toutes sortes d'entreprises ou de binoises idiotes et crapuleuses.

Les envahissements de pays sauvages n'ont pas d'autre mobile que l'espoir d'écouler dans ces patelins les produits qu'on ne veut pas distribuer au populo.

Les armements fantastiques, la construction de machines de guerre, de vaisseaux monstres,

ont aussi pour résultat de pomper une riche portion de ce trop plein de production.

De même, les armées permanentes ont un but identique : elles enlèvent à la production les gas dans la force de l'âge qui, — nourris à flemmarder, — acquièrent dans la moisissure des casernes le goût de la feignantise : ce qui les prédispose à devenir, une fois leur temps d'esclavage militaire terminé, des larbins de la bourgeoisie.

D'ailleurs, avec l'armée, c'est encore mieux : les chameuocrates font coup double !

Non seulement ils immobilisent dans les casernes des producteurs, mais ils les transforment en chiens de garde du Capitalisme.

—o—

L'administratiomanie est le couronnement de tout ce mic-mac social qui a pour résultat de détrousser le populo.

Ce que le militarisme, l'invasion des pays sauvages n'a pas gaspillé, l'administration s'en charge.

L'ADMINISTRATION est une maudite pieuvre qui a des tentacules à n'en plus finir.

Et, ce qu'il y a de désastreux (pour le populo) c'est que les tentacules de cette bête monstrueuse et apocalyptique ne font que croître et embellir.

Au point que, si les bons fieux ne se décidaient — un beau matin — à arrêter les frais... l'Administration finirait par nous ensevelir sous sa paperasserie.

Il en serait de nous comme il en fut de deux villes qui perchaient en Italie, dans l'ancien temps : Herculanium et Pompéi. Elles périrent sous un déluge de cendres et de laves craché par le Vésuve.

Ce serait notre sort, nom de dieu ! A part que les laves et les cendres du Vésuve seraient avantageusement remplacées par un déluge de papier.

—o—

Le gaspillage que s'offre l'Administration est fantastique de maboulisme.

J'ai déjà eu l'occasion d'en citer des échantillons ; ajoutons-en deux à la collection :

En attendant que l'Etat soit patron de tout (comme le voudraient les guesdistes) l'Etat actuel est patron de deux imprimeries : l'imprimerie Nationale et l'imprimerie de la prison de Melun (où ne travaillent que des réclusionnaires). Ces deux imprimeries font des affaires d'or... Je te crois !

En effet, elles produisent tant et plus : l'Etat ne les laisse jamais chômer et elles peuvent facilement accuser, dans leur comptabilité, des bénéfices mirobolants.

Tout d'abord, nul ne s'inquiète de ce qu'on fiche de toutes les paperasses que noircissent ces deux imprimeries ?

Eh bien, voici : l'Etat commande sans besoin et il revend ensuite aux vieux papiers, sans même qu'on les ait dépaquetés, les imprimés que ces deux fameuses imprimeries lui ont fournis.

Quatre fois par an, l'Administration des Domaines met en vente comme vieux ces imprimés neufs.

La dernière de ces ventes a eu lieu il y a quelques semaines ; elle a consisté en 50.000 kilogrammes de registres et imprimés absolument neufs (ne l'oublions pas, nom de dieu !) et dont les trois quarts n'avaient même pas été dépaquetés ; les uns concernaient le service de la régie, sucrés et tabacs, d'autres le service de l'enregistrement et des douanes.

Les 50.000 kilos de registres et d'imprimés ont dû coûter pas loin de 250.000 francs ; or, si on les a bazardés à raison de quatre sous le kilo, c'est le maximum. Donc, l'opération se solde ainsi : prix de revient 250.000 francs, prix de vente 10.000, — perte sèche 240.000 balles.

Or, l'opération se renouvelle quatre fois par an, c'est donc un petit million (juste 960.000 balles) que, de ce côté seulement, l'Administration gaspille.

On viendra ensuite nous dire qu'il n'y a pas de pain pour tout le monde !

—o—

Dans le fricottage que je viens de raconter, c'est l'Etat central qui est en cause.

N'allez pas supposer, les bons bougres, que les tripatouillages et les gaspillages soient le monopole de son Administration et que les municipalités soient des modèles d'économie et de bonne gestion.

Je l'en fous !

C'est partout le même fourbi : l'Etat et la Commune peuvent se donner la main. A preuve :

Savez-vous quelle somme les parisiens casquent annuellement pour payer des sapins aux gratte-papiers de la Volière municipale ?

On a inscrit au budget de 1899 le joli magot de 17.700 francs à cette intention.

Nom de dieu, voilà qui va faire jubiler les collégiens !

Seulement, il reste à savoir si toute cette gallette servira réellement à mobiliser des fiacres ?

On peut en douter ! En effet, voici comment est réparti le magot : 8 000 francs pour le directeur des affaires départementales, idem pour celui des affaires municipales, idem pour celui de l'enseignement, idem jusqu'à extinction !

Maintenant, un petit calcul : les ronds-de-cuir de l'Hôtel-de-Ville travaillent 7 heures par jour et 250 jours par an ; donc, en supposant que chacun des directeurs en question s'offre un sapin du matin au soir, pendant les 250 jours de son prétendu turbin il n'arrivera qu'à dépenser 3.500 francs de fiacre par an.

A quoi passe le restant des 8.000 balles distribuées ?

Ne craignez rien, les bons bougres, ce n'est pas perdu ! On ne rendra pas aux contribuables les 4.500 balles en question.

Pour ça, y a pas de pet !

## EXEMPLE A SUIVRE

Si, dans chaque quartier de Paris, il y avait un groupe farci de copains aussi actifs et débrouillards que les camaros du XII<sup>e</sup> arrondissement, la propagande ronflerait bougrement.

Ils sont là une tripotée de bons fieux jamais en retard quand il s'agit d'emmancher des réunions, de prendre part à une agitation, de couvrir le quartier d'affiches ou de se décarcasser quand une foire électorale s'amène pour faire de la besogne antivotarde.

Dans trop d'autres quartiers, il est loin d'en être de même. Ce n'est pourtant pas qu'il y manque de copains — il n'y manque que d'initiative.

Là, sans rire, les copains vous expliquent que les bourgeois font notre besogne et que nous n'avons qu'à les regarder faire.

C'est une mauvaise raison pour s'excuser d'agir : ce n'est pas d'aujourd'hui que les jean-foutre de la haute font des crapuleries — ça a toujours été ! et si, en ce faisant, les chameuocrates faisaient réellement notre turbin, il y a des siècles et des siècles que nous devrions vivre heureux, kif-kif des coqs en pâte.

A défaut de ce boniment qui ne vaut pas un radis, les copains en question vous expliquent qu'ils font de la propagande individuellement, à leur atelier, chez le bistrot, à la gargote... et ils concluent qu'il n'y a rien au-dessus de ça.

Evidemment, cette propagande est excellente — mais à cela ne doit pas se borner notre activité ; si chacun de nous se limitait à n'opérer que dans son petit coin, il n'y aurait ni journaux, ni réunions, ni foutre, ni merde !

En poussant à l'extrême ce raisonnement on voit qu'il a peu de consistance. Il ne vaut donc pas chérot.

Si excellente que soit cette propagande en catimini, entre quatre yeux, elle ne supplée pas à la propagande que peuvent faire une flopée de gas qui se sentent les coudes.

L'isolement n'est pas toujours une puissance : il n'y a pas même de faire grand chose, quand on est réduit à ses simples efforts. Le groupement, au contraire, développe dans une sacrée proportion la puissance de l'individu : les forces individuelles ne font pas que s'additionner par le contact, c'est mieux, elles se multiplient !

Il n'y a donc pas à épiloguer, la solution s'indique : il faudrait que dans chaque quartier les copains se réunissent, se groupent et ne se bornent pas à passer leur soirée à licher quelques litres arrosés de quelques carafes de lance ; il faudrait qu'ils fassent de petites réunions de quartier, soit sur les questions générales, soit sur les questions qui passionnent l'arrondissement.

Il faudrait être assez marioles pour fiche notre grain de sel dans toutes les discussions et en tirer des conclusions anarchotes — de façon que tout le monde s'accoutume à nos solutions.

Quand le pain est cher on devrait expliquer que ce n'est pas faute de blé, mais bien la faute aux accaparements et aux impôts ;

Quand on remplace l'eau de source par l'eau de Seine, on devrait profiter de l'occasion pour crosser le Conseil cipal qui gaspille les millions par centaines et engueuler la Compagnie des Eaux dont le monopole est une abomination et qui en profite pour gruger les Parisiens et les voler dans les grandes largeurs — sans compter qu'elle ne se prive pas de nous empoisonner avec ses eaux infectes ;

Quand un gros exploitateur du quartier se paie

4  
 Quelque cynique crapulerie on devrait, tout de go, la dénoncer au voisinage.

J'en passe, nom de dieu ! Des moyens de propagande, il y en a tant et plus — c'est comme les cheveux d'Eléonore : quand il n'y en a plus, y en a encore !

Les camaros m'objecteront que pour faire des petites réunions publiques il faut être orateur — ce n'est pas exact ! Il suffit tout simplement de savoir ce qu'on veut dire et on jette son jus en bafouillant plus ou moins ;

En tous les cas, si on ne se sent pas la langue assez bien pendue pour jaspiner, on peut dégoïser ce qu'on voudrait dire par voie d'affiches. Ça ne coûte pas le diable !

— 0 —

Ceci jacté, j'en reviens aux copains du XII<sup>e</sup> que j'ai un tantinet perdus de vue. Dernièrement, ils ont profité de la réélection de leur conseiller cipal pour faire de riche boulot.

Ils ont tenu une demi-douzaine de réunions qui — toutes, sauf une — se sont dévidées dans le plus grand calme et ont été régulièrement fréquentées par quatre ou cinq cents électeurs.

Outre ça, ils ont publié un manifeste tiré à dix mille exemplaires et ils ont tapissé les murs du quartier d'affiches du PÈRE PEINARD, de la FEUILLE, etc.

C'est rupinskoff, nom de dieu !

Et foutre, n'est-il pas évident que si les copains des autres quartiers emboîtaient le pas et agissaient pareillement, en peu de temps, ça ferait une sacrée propagande.

## A Coups de tranchet

**Montage de coups!** — Ces jours derniers les bons bougres ont pu reluquer dans les quotidiens une tartine, identique dans tous, vantant les nouveaux tramways électriques de Paris à deux ronds la place.

Combien les capitalistes de ces tramways ont-ils payé pour se faire passer tant de pommade ?

Voilà, nom de dieu, ce qui serait intéressant à savoir... et ce qu'on ne nous dira pas !

La tartine en question prétend que le nouveau tram de la Bastille à Charenton est le premier à deux ronds.

Pas vrai ! Le tramway, électrique aussi, de la place de la République à Romainville, est à deux ronds aussi, — depuis plus d'un an !... et les quotidiens ne lui ont pas fait de réclame !

Et puis, il ne faut pas se monter le job : ce prix de deux ronds (aussi bien pour le tram Bastille-Charenton que pour celui Place de la République-Romainville) est du chiquet ! Il y a juste quelques places à deux ronds, la plupart sont à quatre sous.

C'est une façon comme une autre de se foutre du populo !

Ce n'est donc pas encore ces sacrés tramways qui battent en brèche le monopole de la puissante Compagnie des Omnibus. Quand on voudra réellement foutre cette garce de compagnie en capilotade on s'y prendra autrement qu'avec une concurrence qui est une fumisterie.

Il n'y a qu'à l'exproprier, — avec indemnités au bout d'une fourche.

Mais, cré pétard, ça n'est pas du ressort des conseillers cipaux !

X

**Le record de l'empilage.** — Pour faire des gueuletons à l'œil un vieux bougre de 72 ans, Georges Daison, s'y connaît : il en est à sa 79<sup>e</sup> condamnation pour avoir bouloté à l'œil, — ce qui lui fait un total de 23 ans de prison.

Et le bougre est flaud, au prix qu'il paie il choisit les bons gargots : c'est ainsi que l'addition de son dernier gueuleton montait à 12 fr. 50. Le gargotier n'ayant pas voulu comprendre les excellentes raisons du vieux bougre a fait requérir la ficaille.

Le pauvre gas a expliqué au quart-d'œil que s'il n'a pas casqué ce n'est pas faute de bonne volonté, mais faute de braise; moins vieux il était professeur, mais avec l'âge on a soupé de sa fole... Ça veut-il dire qu'il ne doit pas manger ?

« Je ne crois pas, a-t-il ajouté, et je ne comprends pas que l'on condamne quelqu'un pour avoir mangé sans payer. L'alimentation devrait être à la portée de tout le monde... »

Parfaitement, nom de dieu ! On n'a pas plus

le droit de vous empêcher de manger qu'on n'a celui de vous empêcher de débousser.

Que dirait le restaurateur qui a fait fiche on prison le vieux professeur si un crapulard avait la prétention de lui coller un bouchon de champagne au boyau culier ?

Il quoulerait à l'arbitraire, il rouspèterait. Et il aurait cent fois raison, mille marmites ! Eh bien, ce qu'il a fait, question d'orifice à part, est aussi scélérat.



Sauf Cadiche, qui ayant vendu une paire de bœufs à la foire de Bidache, ne devait rentrer qu'assez tard dans la nuit, pas un ne manquait à l'appel, le soir fixé, et la conversation roulait sur les semailles.

Profitant du beau temps, chacun de nous avait à peu près terminé. Il ne restait à deux ou trois qu'à retourner quelques troncs de fourrages, où la charrue ne pouvait mordre, des petites parcelles auxquelles la persistante sécheresse avait empêché de donner les premières façons pour lesquelles il fallait forcément attendre la pluie.

— T'en souviens-tu, disait Falourd, si ça colait aux sabots, il y a deux ans ? Comme on jetait le grain à grands gestes dans le sol détrempé ?

— Ce qui n'allait fichtre pas mieux, répondait Pichevin... Moi, vois-tu, j'ai encore plus de confiance aux semailles sèches.

— Ma foi, je suis de ton avis, ajouta Malblanchi ; quoique, après tout, ce soit le printemps qui soit le grand régulateur de la chose et que, finalement, on ne peut jurer de rien avant le dépiquage. Cette année, si je n'engrange pas des tas, ce ne sera pas faute d'une bonne fumure, j'ai forcé dur en superphosphate.

— Si ça fait du mal, ça sera à la poche, conclus-je à mon tour. C'est diantrement cher l'engrais chimique... Il y a tant et plus d'intermédiaires avant que ça arrive jusqu'à nous ; tandis qu'en nous groupant on pourrait l'avoir dans les prix doux ainsi qu'une tapée d'autres bricoles.

— Ah oui, les syndicats ! firent les copains en chœur. Toi qui es à la coule de la question, veux-tu nous en jaspiner de ces bondieu de syndicats ?

— J'y vois pas d'inconvénients, les amis. Demain, c'est dimanche, la sainte-flemme, on fera la grasse matinée. Or donc, jacassons un brin.

Primo, je vous dirai que chez les anarchos, on note envers les syndicats, de même qu'envers les coopératives, les grèves, etc., des attitudes diverses. Pendant que les uns se fauflent d'arrache-pied dans le mouvement ouvrier avec l'espoir bien fondé de pousser à la roue, d'accélérer l'allure de ce mouvement vers la Révolution sociale, d'autres, au contraire, gueulent contre le syndicalisme et professent que la grève est une arme de pacotille.

Cela dépend un peu des débuts du parti. L'anarchie vient des corporations : elle a germé dans l'Internationale. Les fédérations jurassienne, espagnole, italienne s'imprégnèrent rapidement d'anarchisme. Ainsi, pour ne parler que de l'Espagne, nos idées s'y implantèrent dès 1870 et ne tardèrent pas à s'identifier avec le mouvement ouvrier. Les syndicats (secciones de oficios), les fédérations locales, tout en se préparant à la révolution, fomentèrent des grèves pour améliorer le présent, entretenir l'esprit de rebiffe et de solidarité ; les bénéfices des coopératives servirent à l'appui des grèves, à la fondation et à la diffusion des carnards anarchos.

Le temps qui transforme tout, fait son œuvre. Des aspirations nouvelles, des besoins nouveaux se firent jour dans les milieux anarchistes espagnols. L'ancienne organisation, jugée trop centraliste, fut brisée par le congrès de Valence en 1887. A la place de l'ancienne fédération surgirent les groupes libres ; mais cela n'empêcha en rien les anarchistes de rester à leur poste dans le mouvement corporatif, la Fédération syndicale connue sous le nom de « Pacte d'Union et de Solidarité », marcha sous leur inspiration.

Par chez nous, c'est sensiblement différent. D'abord, l'anarchie n'y a pris racine que bougrement après qu'elle eut fait risette aux prolétaires espagnols. Rien d'étonnant à cela, en 1871,

Thiers et Gallifet massacraient les socialistes à tire-larigot, la réaction était victorieuse.

Au réveil du socialisme, dès 1879, ce sont les politicards qui montent leur crête, s'infiltrent dans les groupes de travailleurs, en excluent les empêcheurs de danser en rond. Les circonstances, dont ils ne sont pas maîtres, poussent donc les anarchos à la dissociation.

En outre, dès la naissance du parti, les actes des terroristes russes qui couronnent leur œuvre d'énergie par la dynamite d'un tsar, influencent beaucoup les copains, les entraînent à l'action individuelle — bonne, certes, mais qui doit être complétée par l'action générale, la jonction des efforts, l'esprit de suite.

Pour ces diverses raisons, la majorité des copains se tint à l'écart des groupes professionnels, les laissa aux mains des endormeurs du socialisme à la manque. Aussi, au lieu d'en pincer pour la ligne droite, l'action directe et spontanée des travailleurs en vue du coup de tralgar, les syndicats se jetèrent dans les chemins de traverse de la politique, coupèrent dans la candidature ouvrière, la conquête des pouvoirs publics, la lutte de classe sur le terrain électoral et autres couillonades et balourdises guesdistes.

Ils en sont revenus aujourd'hui, se sont ressaisis. Dès 1894, en pleine réaction casimirienne, le congrès de Nantes envoya paître les guesdistes. Plus tard, les congrès de Tours, Toulouse, Rennes parachèvent la scission du prolétariat avec les politicards. Les bons bougres des syndicats dédaignent le bulletin de vote, acceptent la grève générale, le boycottage, le sabotage, mais surtout ne veulent rien savoir des politicards.

On l'a bien vu dans les grèves parisiennes. Journalistes et députés étaient immanquablement fichés à la porte de la Bourse du travail s'ils avaient la moindre velléité d'escalader la tribune.

A mon avis, les anarchos, qui sont quasiment tous des travailleurs, ne doivent pas oublier que la prochaine révolution sera avant tout la révolution du Travail. Sans doute, elle doit être intégrale, — économique, politique et morale. Mais, on ne peut perdre de vue que notre émancipation politique et morale est, bon gré, mal gré, subordonnée à notre émancipation économique.

Ils ont donc mille fois raison, les camaros clairvoyants qui persistent avec ardeur dans l'œuvre de pénétration dans les groupements ouvriers. Indispensables pour la résistance aux empiètements du capital, les syndicats doivent être au surplus l'embryon de la société future.

Sans doute, on ne peut s'imaginer l'anarchie dans tous ses détails, sa forme devant être incessamment changeante.

Un temps viendra où l'homme connaîtra une ribambelle de métiers et, en outre, aura la caboche meublée d'un sacré tas de connaissances scientifiques des plus variées. Les associations libres seront aussi diverses que multiples et le libre jeu des activités sera le seul rouage de la mécanique sociale aujourd'hui si compliqué. Mais il n'en est pas moins vrai que les corps de métiers, les groupes producteurs librement constitués seront, dès le début, la base de l'anarchie.

La société anarchiste s'étayera sur deux grands piliers : l'autonomie et la fédération.

— 0 —

Maintenant, parlons de nous autres : des syndicats de culs-terreux.

Il y en a bien eu, jusqu'à présent des syndicats agricoles, mais c'est des syndicats de gros proprios, de curés, de richards.

C'est au tour des prolétaires de la terre à se grouper pour défendre leurs intérêts, améliorer leur situation, se préparer un meilleur avenir.

Besogne double, mais nullement contradictoire. Il faut se garder d'imiter ces couillons de youpins qui se roulaient les pouces en attendant leur sacré Messie.

Le Messie que nous attendons — je veux dire le grand chambard — ne nous fera que plutôt risette, si harcelant richards et gouvernants nous nous entraînons doré et déjà pour les fins dernières.

La besogne du présent ne peut que préparer les résultats de l'avenir. L'important est de nous syndiquer n'importe comment, — on peut former des syndicats cantonnaires, avec sections locales, ou bien, des syndicats locaux avec fédérations régionales.

On peut faire des syndicats de catégories diverses, syndicats de journaliers, de valets de ferme, de métayers, de fermiers, de petits propriétaires ou bien des syndicats mixtes de ces diverses catégories.

L'essentiel, et j'insiste sur ces deux points,

c'est que les richards soient impitoyablement éliminés et que chaque unité syndicale soit absolument autonome.

Comme amélioration matérielle immédiate, le Syndicat peut grouper les demandes pour l'achat des semences de choix, des engrais chimiques, il peut faire l'achat en commun des machines; faire, entre les associés, des travaux d'irrigation, de drainages, impossibles à la culture morcelée.

Il peut aussi préparer le municipale libre, et, pour peu qu'il s'active, tenir en laisse le conseil municipal; défendre les franchises communales contre l'omnipotence de l'Etat; les colons contre la rapacité du maître; les fermiers contre la rente; nos poches contre l'impôt.

Par la bibliothèque il peut organiser l'instruction des adultes et même, sans grand tintouin, arracher l'instruction à l'Etat, créer l'école ouvrière en face de l'école congréganiste ou de l'école de l'Etat.

J'esquisse, à grandes lignes, nom de dieu, comme qui dirait à grands coups de serpe! Bien entendu, le milieu, les événements et les circonstances dicteront à chacun sa ligne de conduite.

De l'initiative, viédaze, et encore de l'initiative!

Encore et toujours de l'initiative, car il y en a qui se grouillent si nous restons à pioncer. Les bourgeois tel que Méline adoptent un mutualisme, fraudé et démarqué de Proudhon l'anarcho, et les salauds de curés fondent un peu partout syndicats et coopératives.

— Les curés, grommela Malblanchi, en voilà des moineaux qu'il faut tenir à l'œil; tu sais pas qu'ils viennent de se fendre d'une messe en l'honneur des conscrits qui vont rejoindre et qu'en divers patelins ils ont additionné la messe d'un copieux gueuleton?

— Je sais bien, foutre! et même que je viens de reluquer dans un quotidien que dans l'Aude, ils joignent à la messe et à la boustifaille une lettre de recommandation. Les maudites charognes ont les officiers dans leur manche, ils les mènent en laisse et voici que, maintenant, grâce aux galonnés, ils rêvent de s'affilier les truffards.

« Ah, ah, nom de dieu! fimes-nous, tous en chœur, ce qu'à la prochaine, on t'écrabouillera sous nos sabots les arpions de ces corbeaux vermineux!... et de bon cœur, donc! »

Ce fut la conclusion de la soirée et nous nous séparâmes sur cette ruminade.

LE PÈRE BARBASSOU.

## CAMOUFLET AUX GUESDISTES

Le torchon quasi-clandestin des guesdistes, le SOCIALISTE y a été de sa bave contre les anarchos, à propos de l'action commune et de l'accord momentané qu'avait amené la tentative de Coup d'Etat des généraux et les frasques des cléricafards.

Tandis que chacun oubliait les chamailleries d'école, les guesdistes fichaient un cro-en-jambe aux anarches.

Ces pierrots-là ne sont capables que de deux choses : semer la zizanie et se faire nommer députés.

Sorti de la, plus personne! Sauf pourtant quand il s'agit d'embréner ses chaussettes.

Au Comité de Vigilance l'attitude de Bazile-Guede fut tout ce qu'il y a de plus pitoyable : il voulait rester chez lui, à tout prix, le 25 octobre....

Il en était écoeurant!

Ce qu'il y a de chouette c'est que ces pauvres guesdistes sont arrivés à donner la nausée, même à leurs amis.

A preuve la résolution ci-dessous que les étudiants socialistes de Liège me prient d'insérer :

*Le cercle des Etudiants Socialistes de Liège, adhérant au Parti ouvrier belge, réuni en assemblée générale le 4 novembre dernier à l'ouverture de l'année académique, à l'occasion des événements qui passionnent actuellement l'opinion publique regrette la conduite de certains socialistes français qui ont jeté l'équivoque et le doute dans l'esprit de la classe ouvrière, approuve unanimement l'attitude des militants socialistes qui ont pris résolument parti pour la justice contre la coalition cléricalo-militariste.*

*Le Cercle émet le vœu de voir ces vaillants lutteurs employer à l'avenir leur énergie et leur talent à la libération des condamnés politiques,*

*aussi bien anarchistes que socialistes, détenus dans les prisons et les bagnes au mépris de toute justice et même de la légalité bourgeoise.*

*Salut donc à la prochaine et grande campagne qui continuera dignement ce beau mouvement d'indignation contre tout l'arbitraire des jugements bourgeois dont l'affaire Dreyfus est un exemple entre mille.*

*Pour le Cercle des Etudiants Socialistes de Liège,*

Le Secrétaire-Adjoint,  
C. GRIGNOUX,

## Babillarde Dieppoise

Dieppe, le 14 novembre 1898.

Le populo dieppois n'entend pas être conduit par des sacristains. Il veut la liberté et il vient de le prouver en fichant à cul la municipalité de morpions cafards qu'il avait sur le râble.

La municipalité défunte était d'une intolérance endiablée.

Or, le tempérament du normand ne le pousse pas à demander qu'on renverse illico les croix et les calvaires qui ont été édifiés, il lui suffit qu'on les laisse tomber; par exemple, il ne veut rien savoir des processions et des prêches qui s'accomplissent aux pieds de ces abrutissoirs.

Les normands en tiennent donc pour la liberté de la rue : « Que les cafards restent dans leurs cafardières et ne froissent pas par leurs mascarades les sentiments du populo », tel est le raisonnement de la plupart.

Roger, le maire-sacristain, pouvait aller à la messe, se donner des indigestions de pain à cacheter, coucher aux cercles catholiques, etc., etc. on s'en serait foutu! Mais, quand il a voulu multiplier les capucinades grotesques et s'opposer, contrairement à la loi, à la liberté des obsèques civiles, alors la moutarde est montée au nez des plus calmes!

Si la municipalité créline vient de faire le plongeon, elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même : c'est son intolérance religieuse, son zèle persécuteur qui l'a tuée.

L'élection du radical Breton, malgré tous les efforts de la réaction en faveur du cléricale Laborde-Noguez était un avertissement dont le conseil des jésuites aurait dû tenir compte.

Je t'en fiche! La persécution cléricale redoubla. Le maire, par maboulisme sectaire, amena un conflit qui se dénoua en correctionnelle : à un enterrement civil le commissaire des morts, pistonné par le maire, cogna sur le quart d'œil des vivants qui se bornait à faire respecter les dispositions légales.

Ça foutit le populo en rogne! Tellement que, sous la pression populaire, les juges du comptoir correctionnel, malgré leur envie de défendre l'autorité municipale, laissèrent percer un brin de blâme contre l'arbitraire et le despotisme cléricale.

Aussi, lorsque, l'autre dimanche, on ouvrit les tinettes électorales ce fut une veste faramineuse pour les quatre porte-cierges choisis par le maire; et le populo de manifester en gueulant : « Démission! Démission! »

Les jésuitards de la Volière, le maire en tête, essayèrent de se cramponner. Ce fut peine perdue! Ils ne purent tenir tête aux huées et dégingolèrent sous le mépris; le lundi, ils donnaient leur démission.

Ces braves jésuites ont pondu un manifeste pour promettre qu'ils ne se représenteront pas. C'était bien inutile puisqu'on les fiche dehors!

C'est l'histoire du renard de La Fontaine qui dédaignait les raisins qu'il ne pouvait atteindre.

Oh mais, si ce n'est pas ceux-là, ce sera d'autres! Les jésuites ne désarment pas si vite : quand on les fiche dehors par les croisées ils rentrent par le tuyau des chiottes.

Au populo à ouvrir l'œil!

Il y a d'autant plus intérêt que, sous leurs dehors patelins et désintéressés, les jésuites sont de satanés grippe-sous; ils ont toujours plein le bec des mots « Dieu, charité, miséricorde, désintéressement... » et pendant qu'ils vous soulent de balivernes ils vous font les poches!

On l'a vu à Dieppe : le dada des cléricafards était de fiche en l'air le fermier du Casino municipal pour en donner l'exploitation à une société de cafards. La galette, placée dans d'aussi saintes pattes aurait servi : primo, à engraisser les birbes; deuxième, à des œuvres cléricales, c'est-à-dire à augmenter l'abrutissement du populo pour le maintenir dans la misère et l'exploitation.

Faire trimer les bons bougres au profit des

jésuites, de toute la séquelle des exploités, tel est le but poursuivi par les crétiniseurs, sous prétexte de religion.

GUERDAT,



### La Cocotte et l'autorité

Forges-les-Eaux. — Le bétail de plusieurs cantons de l'arrondissement de Neufchatel est atteint de la fièvre aphteuse, dite cocotte.

Et voilà que l'autorité se fout en branle, réglementant à tire-larigot.

Empêcher la contagion est chose sage et les proprios de bétail s'y prêteraient eux-mêmes de bonne grâce.

Mais cette nom de dieu d'autorité gâte les résolutions les plus raisonnables!

Un beau jour, sur l'ordre du préfet, les pandores furent placés sur toutes les routes, avec ordre de faire rebrousser chemin à tous les campluchards qui amenaient des bestiaux au marché de Forges.

On avait oublié de prévenir que la circulation était interdite.

Pourquoi cet oubli?

Les culs-terreux s'en retournèrent en sacrant et en envoyant à tous les diables les arrêtés préfectoraux qui ne pouvaient avoir pour résultat que de favoriser les spéculateurs en produisant une hausse facile de la viande.

Une vingtaine de jours après ce mauvais coup le préfet revint sur sa décision. Il permit la circulation, à condition que les bêtes amenées sur le marché ne fussent mises en route qu'avec un certificat délivré par un vétérinaire. Puis, à l'arrivée à Forges, un vétérinaire inspectait les animaux et en autorisait la vente après que chacun d'eux était reconnu indemne de la maladie.

Puisqu'en opérant ainsi il n'y a aucun inconvénient, pourquoi cette méthode n'a-t-elle pas été suivie dès le premier jour?

Parce qu'il faut que l'Autorité s'exerce tyranniquement, sous prétexte d'intérêt public, en lésant tous les intérêts particuliers... sauf, cependant, ceux des spéculateurs qui ont eu le temps de faire leurs choux gras.

Maintenant que les fricoteurs ont empli leurs poches l'Autorité devient raisonnable... Il est bien temps!

### Serrage de vis

Fourchambault. — Depuis la grève des métallurgistes, qui a été un fiasco, les exploités redoublent de vacheries. Les bons bougres les plus dessalés ont été fichés sur le pavé, les garde-chiourmes sont doublés et, au moindre chuchottage entre prolos ayant fait grève, il y a « passage à la caisse » entre deux gardes.

Outre l'augmentation de l'oppression il y a, dans tous les bagnes, diminution de salaires : les prolos ne disant rien, le patron empiète.

Malgré ces canailleries les copains sont bien vus par le populo :

Primo, parce que la plupart ont été renvoyés des bagnes à cause de leurs idées;

Deuxième, parce qu'ils n'ont jamais cessé de dire ce qu'ils pensent et que quantité de bons bougres ont été obligés de s'avouer que seuls les anarchos ont raison.

### Un cambriolage

Gournay en Bray. — A son dernier passage le vendeur du PÈRE PEINARD, le copain Guerdat, reçut une piécette de dix francs en place d'une de dix ronds.

Il s'en aperçut en rentrant à son logement.

Trois personnes seulement avaient payé leur caneton avec des pièces de dix ou de vingt sous.

Le lendemain matin Guerdat fit une tournée en ville pour rechercher la victime de cette erreur. Il se souvenait qu'à la porte d'un épicer il avait reçu une pièce d'une ménagère.

La bonne bougresse répondit qu'en effet elle

croyait avoir perdu dix francs; néanmoins elle refusa d'accepter la pièce d'or quand le camarade la lui offrit, la certitude qu'elle fut sienne n'étant pas absolue.

Pendant ce temps M. B..., menuisier, faubourg de Paris, écrivait au bureau du journal pour faire savoir qu'il avait donné une pièce de dix francs, pour une de dix sous, en payant un journal au vendeur.

La lettre fut adressée à Dieppe, à Guerdat, le 29 octobre; mais le copain resta à Eu, malade, pendant une semaine; il n'arriva à Dieppe que le 7 novembre et, illico, il envoya à M. B... à Gournay la somme qui lui était due.

Si j'ai raconté cette petite histoire, c'est tout simplement pour prouver au MESSAGER EUDOIS et à quelques autres torchons cafards que, comme ils l'ont imprimé si aimablement, Guerdat est un cambrioleur de derrière les fagots.

### Sabre et goupillon

**Saleux.** — J'ai déjà eu l'occasion de jaspiner de ce qui se pratique dans le bague à Cauvin, le capitalo-député. Voici des tuyaux complémentaires :

Le garde-chiourme de la boîte, sous-off en rupture de caserne est toujours à l'affût d'une salopise; il passe sa journée à ça !

Quand la cloche sonne son seul dada est de piper le plus de prolos possible avec un retard de quelques secondes, pour leur administrer dix ronds d'amende.

Pendant les heures de travail il est toujours aux aguets : malheur au bon bougre qui, pour dégourdir ses abattis surmenés pose un moment ! Malheur à celui qui grignote un croûton ? Malheur à celui qui lampe une gorgée d'eau à la pompe !

Le sac-à-mistouffles rouspète : « Cochon ! Saleud ! Je vous fous vingt sous d'amende... »

Et, s'il osait, l'animal ne bornerait pas ses exploits à administrer des amendes : son rêve serait de mener les turbineurs à coups de trique !

À côté de ce contre-vache, qui symbolise le sabre, il y a un sac-à-mistouffe (surnommé le Sultan des bâches), dont la mine raticchonnesque fait songer au goupillon.

À eux deux, les mecs forment donc dans le bague l'alliance du sabre et du goupillon !

Comme son surnom l'indique « le Sultan des bâches » en pince pour le droit de cuissage... Aussi, il amoncelle sur son lard une foultitude de haines; un de ces quatre matins l'orage crévera et, en fait de grêlons, ça pourrait bien être des châtaignes, des marrons et des pains qui pleuvraient sur sa hure.

### Enterrement civil

**Roubaix.** — Le jour même où toute la clique réactiveuse « l'Union sociale et patriotique » allait mascarader au cimetière, devant les tombes des victimes du travail et des soldats morts pour la patrie, les copains enterraient un riche gas, Eugène Soyez.

Arrivés au cimetière il y avait au bas mot un millier de bons bougres qui suivaient l'enterrement et ça a été une sorte de manifestation spontanée, en manière de protestation contre la séquelle réactiveuse.

Sur la tombe, le copain Favier prend la parole et crosse la haute fripouille qui dirige l'Union Sociale et patriotique et constate qu'en fait de travailleurs ils n'ont comme affiliés que des pauvres types qui ont le trac d'avoir une opinion à eux.

Ensuite, c'est un bon lieu de la Libre Pensée, le citoyen Meurant qui jette son jus.

Au total, malgré la tristesse de l'enterrement, bonne propagande.

### Exploitation des femmes

**Cavaillon.** — Le patelin est empoisonné par la peste patronale; dans ces petits trous, moitié ville, moitié campagne, les exploiters font leur beurre car ils peuvent s'offrir des prolos à bon compte.

Ainsi, à Cavaillon, il y a plusieurs filatures où

les femmes sont exploitées de la plus cynique façon : les pauvres bougresses doivent trimer depuis 6 heures du matin jusqu'à 7 heures du soir et, pour cet ouvrage insensé, elles palpent de 18 à 25 sous par jour.

Comment vivent les malheureuses avec un salaire qui représente à peu près les cigares que s'offre un patron chaque jour ?

On se le demande, nom de dieu !

Hélas, les pauvres copines ne vivent pas, — pour bien dire : elles mettent longtemps à mourir !

Cré pétard, il vaudrait mieux qu'elles se décident à vivre et qu'elles tiennent tête à leurs patrons.

### Chichis de politicards

**Calais.** — Depuis longtemps le torchon brûle chez les guesdistes calaisiens.

Autrefois, Delcluze était le capitaine et Salembier son lieutenant. Et dam, le lieutenant était bougrement obéissant !

L'ambition aidant, ça a changé.

Il y a déjà un bout de temps Salembier fut bombardé maire de Calais, et Delcluze qui guignait la place manqua en faire une maladie.

Depuis lors, Delcluze a manœuvré en sourdine et il vient d'être nommé maire en place de Salembier qui a rendu son écharpe.

Quels mics macs y a-t-il eu ?

J'en en sais foutre rien... mais, cré pétard, ça ne doit pas être de ces plus propres !

Seulement, ça ne s'est pas passé sans arias ! Il y a eu une manifestation contre Delcluze; cinq à six mille bons bougres sont venus chahuter devant son estaminet et la police a dû protéger la boîte pour éviter la casse.

Les deux anciens amis, Delcluze et Salembier, sont donc à couteaux tirés.

Pourquoi ?

Toujours le même motif : l'ambition !

### De la croix à la tinette

**Dieppe.** — Roger était un tyran de première force. Non seulement il ne tolérait pas les enterrements civils, mais encore il ne laissait pas le populo débousser à sa guise.

Il exigeait que chaque ménage posât ses péchés dans une tinette de calibre officiel. Bien entendu, on casquait vingt sous par mois à la Compagnie des vidanges.

Si vous étiez en voyage, il fallait payer tout de même ! Roger, kif-kif le pharmacien qui vend un purgatif disait : « Chiez ou ne chiez pas, c'est pas mon affaire, payez toujours ! »

Beaucoup la trouvaient mauvaise et se demandaient si l'intérêt porté par Roger aux tinettes était purement hygiénique ?

Aussi, après la votaillerie et la veste des cafards, le populo criait : « Démission ! Les tinettes ! les tinettes ! »

Plaignez le malheureux sort de ce sacristain dieppois : avoir commencé par relever les croix du Christ et finir dans une tinette, en guise de boîte à domino... c'est pas rigolo, ni odorant !

De fait, les cléricouillons de la Volière ont été s'enfourer dans les tinettes : au lieu d'attendre leurs remplaçants ils ont foutu le camp comme des foireux.

On se demande pourquoi Roger a décanillé si vite sans attendre l'installation de son successeur ?

Nul ne le sait, sauf le père Peinard. Voici : Figurez-vous qu'après les élections, Roger fit dire une messe par le curé de St-Jacques pour connaître l'opinion du Père des Mouches. En bon sacristain le type alluma les cierges, prit le gouguenot à l'eau bénite, le goupillon, le livre de prières et servit la messe.

— Dominus vobiscum !

— Et cum spiritu tuo !... répondait Roger qui était encore maire.

La messe dite, le Saint Esprit fit connaître son opinion (pas par téléphone) par la bouche du calotin qui, les yeux blancs, débégoula la prophétie suivante : « C'est le coq des champs qui a découvert la tourte. »

Roger jeta son goupillon et se tireflûta épouvanté : du moment qu'on avait découvert « la tourte »... tout était perdu.

Or donc, il démissionna et ne voulut plus rien savoir.

Que les tinettes lui soient légères !



**Egypte.** — Tout déplacement d'un pasteur de peuples implique des emmielllements pour les bons fieux.

C'est ce qui est arrivé en Egypte : Guillaume-Teigneux ayant été balader sa viande pourrie en Palestine, il y a eu une chieû de précautions prises pour éviter tout anicroche.

J'ai déjà dit quelques mots aux copains de la découverte du complot du Caire, qui précéda de quelques jours le voyage du Teigneux et qui a eu pour résultat de faire fiche dedans une quantité de « suspects ».

Ce complot fut emmanché très simplement : un arbi, ou un birbe frusqué en arbi, entra dans le magasin d'un anarcho italien et, en douce, colla dans un coin un panier qui contenait deux bombes; ça fait, le crapuleux alla au bureau de police dénoncer le « complot ».

Illico, la pestaille se fout en campagne; elle va à la boutique et tombe directement sur le pot-aux-roses.

Ensuite, grande râfle ! Nul ne savait de quoi il retournait. Aussi, tous les copains, tant le boutiquier que les autres, ont affirmé ignorer le panier et son contenu.

Avec ça, ils sont d'une belle crânerie, les gas ! Tout en niant ce dont on les accuse ils ne mettent pas une sourdine à leurs opinions et se proclament anarchos : « Vous pouvez nous envoyer où il vous plaira, disent-ils, nous n'avons pas peur de vos prisons ni de vos lois. »

Le consul leur ayant demandé s'ils avaient quelque désir à formuler, s'ils souhaitaient un adoucissement à leur régime ou qu'on leur envoyât des matelas pour ne pas pioncer sur le sol nu, le principal inculpé a répliqué : « Nous ne voulons rien devoir à votre fausse humanité. Gardez vos matelas. Je me contenterai qu'on m'apporte de l'eau pour me laver. »

Nom d'une pipe, voilà qui est richement répondu ! Et foutre, ça vous ragailardit de savoir que, par le monde, il y a des frangins si énergiques — et ça fait prendre en pitié les plats-culs qui tremblent devant les dirigeants.

**Suisse.** — A Genève, Luccheni vient de passer pour la forme à condamnation; c'était bougrement superflu, car son sort était bâclé d'avance, on l'a condamné à la réclusion perpétuelle.

Au cours de son interrogatoire Luccheni a expliqué qu'il a frappé l'impératrice d'Autriche faute d'avoir pu rejoindre le duc d'Orléans qui vadrouillait en Suisse, à l'époque; de l'impératrice d'Autriche il ne savait rien, ignorait complètement sa vie — il n'a vu qu'une chose : c'est qu'elle était impératrice !

Puis il ajoute que c'est la misère qui a armé son bras : « Je suis un malheureux ! Le jour où je suis né ma mère m'abandonna et j'ignore mon père... »

Comme le chef du comptoir fait observer à Luccheni que c'est mal de frapper son semblable, celui-ci demande si les dirigeants se gênent pour saigner le populo, depuis des siècles et des siècles ?

Attention, les bons bougres !

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PERE PEINARD

pour l'année crétine 1899

Au 107 calendrier révolutionnaire

SOMMAIRE

TEXTE. — Quand viendra donc le grand coup de balai; Ruminades sur le calendrier; Dévidage des

mois; Les Saisons : à quand le printemps perpétuel, éclipses pour 1899, pluies d'étoiles, grandes marées, salade de calendriers, l'Automne, l'Hiver, le Printemps, l'Été; Un vagabond chante (poésie), par Adolphe Ratté; Les Sus à tous les capitales, tant juifs que chrétiens; La chanson du Linceul (év. musique); Remède contre les dérabouillages de trains; Nids d'anarchos; La Carmagnole; Inondation ratichonnesque; Action corporative et duperie politique; Le dépeuplage; Joseph Leiter, l'ex-roi du blé; Le Panama militaire; Primes.

DESSINS. — Le grand balayeur; les Saisons; l'Automne; l'Hiver; le Printemps; l'Été; Vieux prolos; les Tisserands; Sabre et Goupillon; Le prolo devient proprio; il a un jardin sur le ventre! Les faveurs de la République; le Dépeuplage; Militarisme; Machine à fabriquer les faux.

Tout acheteur de l'Almanach a droit à des primes au GRAND ŒIL.

Prix de l'Almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

## Communications

### Paris

Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII<sup>e</sup>. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

Le groupe communiste du XIV<sup>e</sup>, réunion tous les lundis soir, salle du Moulin de la Vierge, rue de Vanve, 102.

Lundi 21 novembre, à 8 h. 1/2, conférence contradictoire.

Ordre du jour : la propagande à faire.

Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux; ) affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

Solidarité des Trimardeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 11 h. chez André, 42, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

Samedi, 19 courant, réunion publique, salle Prat, 220 rue St Denis, à 8 h. 1/2 du soir.

Compte-rendu du procès du "Cri de Révolte"; de l'utilité d'un organe de combat; le "Cri de Révolte" doit-il disparaître?

Entrée 0,15.

### Banlieue

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonnisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Conroy, 86 bis, rue de Paris.

Réunion publique, samedi 19, à 8 h. 1/2 du soir, salle Depuidbaffray, Bd Ornano, quartier Pleyel.

La liberté en péril; la Coalition révolutionnaire, son but.

Entrée, 0,15.

AUBERVILLIERS. — Les libertaires des Quatre-Chemins se rencontrent le samedi au local habituel.

Grand meeting, organisé par les libertaires des Quatre Chemins, samedi, 19 courant, à 8 h. et demi du soir, salle Lafond, 53, route de Flandre.

Ordre du jour : la liberté en péril.

Orateurs : Murmain, Janvion, Girault, Brunet, Tortelier, Liénard.

Entrée : 0,25, pour les détenus et la propagande.

Dimanche, à 2 h., même local, causeries et chants.

### Province

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. débit Terminus, à droite de la gare.

Les Rénovateurs libertaires se réunissent tous les samedis, pour l'étude des sujets d'actualité, café Ginier, boul. Gambetta, 78. Dimanches, réunions amicales.

AMIENS. — Vu la nécessité de propager toujours et quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Cent de Piquet au coin de la rue du Coq.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" et les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

LE HAVRE. — Le "Père Peinard" est crié par Barrey, 16, rue Chilou et en vente dans tous les kiosques.

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

BOURG-DE-PÉAGE. — Les journaux sont en vente chez Delalé, 7, place des Minimes et portés à domicile.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

BORDEAUX. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

MARSEILLE. — Réunion des camarades les jeudis, samedis et dimanches, à l'Amis Bar, 118, rue de Lodi.

Tous les dimanches de 5 à 8 h., concert et causerie par un camarade.

EPINAL. — Loquier, 25, rue Rualménil, vend toutes les publications libertaires.

ROUBAIX. — Tous les samedis, réunion au Pile, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

REIMS. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas; ceux du Barbatre au café St-Maurice.

Une soirée familiale est organisée pour le 19 courant au Cruchon d'Or, à l'effet de reconstituer le groupement de ce quartier.

LE MANS. — Réunion générale de tous les groupes samedi 19 courant, à 8 h. du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

Entente de tous les groupes pour assurer la liberté de réunion menacée.

### Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schiebach, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

VERVIERS. — Le "Père Peinard" est en vente chez les principaux marchands de journaux.

### Petite Poste

P. Bordeaux. — M. Tour du Pin. — F. Liège. — S. Cette. — H. Alais. — D. Rethel. — L. Roubaix. — C. Marseille. — M. Bruxelles. — V. Nîmes. — D. Rochefort. — P. Commentry. — J. Lons-le-Saulnier. — B. Angers. — O. Brueil. — R. Bézenet. — C. Chambéry. — E. Montpellier. — R. Salon. — L. Laon. — C. Fourchambault. — J. Chalon sur Saône. — L. Orléans. — G. Amiens. — F. L'Arbresle. — M. Juvisy. — P. Beaune. — S. Creusot. — C. Toulon. — C. Reims. — C. Nice. — N. Alais. — P. Segré. — M. Troyes. — P. A. Trélazé. — N. Sens. — D. Marchienne. — Reçu réglements, merci.

— G. Lyon: Oui, reçu les timbres et l'abonnement est servi; si des exemplaires se sont égarés, fais-le savoir et on les renverra.

Un camarade, vendeur du PÈRE PEINARD désire acheter une bicyclette d'occasion pour aller vendre en campagne. Adresser les offres au bureau du journal.

## En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0,25; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saïsi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0,50, franco 0,60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pougot.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ETIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaugny.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIRU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

### Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0,05, dix ex. 0,35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochés, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées : Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE et KIP-KIP BOURRIQUOT, avant et après 1789, chaque affiche 0,10, franco les deux 0,25.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1,50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYRUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

DELCSOS, par Rainaldy.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris.

Projet d'un GLORIA VICTIS,  
attribué à M. Mercier (pas Antonin)



L'Etat-Major soutenant Esterhazy vaincu